Document généré le 20 juin 2025 10:40

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La voix de Michèle Lalonde

J. P. Chabot

Numéro 335, été 2022

URI : https://id.erudit.org/iderudit/99009ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chabot, J. (2022). Compte rendu de [La voix de Michèle Lalonde]. *Liberté*, (335), 81–83.

Tous droits réservés © J.P. Chabot, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La voix de Michèle Lalonde

J. P. Chabot

Michèle Lalonde
Songe de la fiancée détruite
Orphée, 1958, 46 p.

Michèle Lalonde
Geôles
Orphée, 1959, 40 p.

Michèle Lalonde
Terre des Hommes
Poème pour deux récitants
Du Jour, 1967, 60 p.

J'ai appelé Michèle Lalonde en mai 2020. Je ne croyais pas tellement à mes chances de la joindre. J'ai composé, ç'a sonné, elle a répondu. Elle m'a demandé ce que je lui voulais, où j'avais pris son numéro. Dans le bottin. Je voulais sonder son intérêt à republier son œuvre, je la réputais fermée à cette perspective depuis longtemps. Elle m'a rappelé que *Speak White* tient sur une seule page, et qu'elle avait passé les dernières décennies à se battre contre la circulation de ses textes. Restaient encore les bibliothèques et le marché de seconde main. Qu'est-ce qui m'intéressait dans ce qu'elle avait écrit ? quels livres je voulais refaire ? J'espérais tout redonner à lire. La méfiance, tranquillement, s'est ôtée du chemin. On a parlé de tout et de rien, d'Hubert Aquin, du milieu de l'édition. L'appel s'est soldé par une sorte d'entente : elle lirait ma proposition. Et le temps nous a filé entre les doigts.

Je porte un regret depuis sa mort, celui de n'avoir pas su, après notre appel, l'amener à renouer avec l'édition. Je ne le saurai jamais avec certitude, cette réconciliation demeurait peut-être aussi impossible qu'inconcevable pour Lalonde. Après tout, son intention littéraire dépassait largement l'acte de publier des livres. C'est ce que je comprends à m'y replonger.

Le silence et le son

J'ai donc entendu sa dernière voix. Et j'y pense aujourd'hui comme je repense à cette obsession qui traverse son œuvre : la voix, à la fois comme médium et comme enjeu. La voix, cette idée incertaine, peu fiable. Elle ne dure pas sans fluctuer, défaille. Elle n'existe pas seule. Lalonde avait choisi de lui faire confiance, jusqu'à la fin. Car si ses textes ont bien été imprimés, la plupart se destinaient d'abord à la performance publique.

Songe de la fiancée détruite, composé aux Éditions d'Orphée en 1958, se présente comme un « poème polyphonique ». Ce premier livre alterne des voix, situe ses ambiances ; on s'y trouve très près du théâtre. L'année de la parution, Jean-Guy Pilon en a réalisé une version radiophonique, diffusée à Radio-Canada. Ginette Martenot l'a pour sa part sonorisé à partir d'indications servies à même le texte, précises comme un état joyeux du rêve : « *Musique en forme d'alouette, puis silence.* » Cet enregistrement existe sans doute quelque part.

C'est l'histoire d'un amour évanescent, kaléidoscopique, où le désir fou rappelle celui du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare : envoûtement, sens unique, fantasme. Le symbole est l'envol. Un vendeur d'alouettes « échange des oiseaux pour de vieilles prunelles », trois voix se font échos et guides de la fiancée, plongent dans « une nuit et une lumière intérieures, que nous entreprenions de traverser par couches successives, enfoncés de plus en plus dans la chaude moiteur du songe ». Les divers calques de l'inconscient présentent des obstacles miraculeux et, devant eux, les voix désirent, appellent, se mettent en chant : « Qu'on laisse fleurir la musique de l'oiseau sur la tige de son cri ! » La fiancée s'avance dans une quête dont le sens lui demeure à moitié insu. Elle se bat contre « le silence avec ses mille gestes de pieuvre », tente de faire remonter ce qui se tait en elle – cela comme apprendre à parler. Il y a l'amour au loin, sorte de promesse vers laquelle elle voyage, jusqu'à tant que l'éclusier, gardien du songe, ouvre les « portes des eaux nomades », et que passe un « homme fiévreux sur la nef blanche de son sommeil ». C'est un bien-aimé « égaré en lui-même, dérivant sans escale et sans retour sur l'écume de la musique intérieure… » L'éloignement, la perte rompent la fiancée au-dedans, où l'amour a passé ; et la damnée alouette s'envole avec le « mince anneau d'argent » ! Un monde se referme. Le rêve se dérobe et réclame son propre nom, puis se terre dans l'anonymat. « À cet instant où l'amour se défait et se dénoue », raconte la fiancée, « où l'espoir à son tour cède et crève comme une tige qui a trop longtemps retenu la sève », tout se termine dans « une étrange lueur de zinc et de lait… », dans le silence.

C'est une poésie surréaliste, on l'aura compris, au courant de celle de Thérèse Renaud, de Roland Giguère, une hallucination foisonnante, comme taillée dans la lumière. Les traces de Freud sont partout. L'inconscient déplie un lieu à explorer celant à la fois le désir sexuel et celui de se dire. Toute parole, pour émerger, doit se libérer du silence. Et on sent bien qu'il s'agit au fond de transcender un état d'enfermement que Lalonde elle-même décrit en préface comme un « paysage de solitude où nous sommes plongés ». *Songe de la fiancée détruite,* c'est un appel d'air, un repli tactique vers cette première intuition :

« Les territoires intérieurs sont irréductibles. » Il y a de la vie sous ce calme de mort ; la chape de silence – l'époque – n'en est pas venue à bout.

On ne s'étonnera pas que cette impression de suffoquer imprègne aussi *Geôles,* paru chez Orphée en 1959, un deuxième livre plus sage dans sa forme. Le poème y demeure intimiste, lyrique. Le recueil compte deux parties, dont la première, « geôles », évoque l'asservissement aux vieilles structures : « *l'ardoise fracassée de nos yeux composait l'hallucinante mosaïque de la peur. / On nous emprisonna sept fois* ». L'idée circule alors depuis un certain temps : des ensoutanés brandissent comme menace les péchés capitaux pour maintenir leur autorité. Jean-Charles Harvey en parle par exemple dans *La peur,* une conférence prononcée en 1945, et *Refus global,* manifeste de 1948, y revient souvent. C'est un thème de notre littérature. Voyons-y une atrophie mortifiante de la joie confinant dans l'impuissance, et qui fait écrire à la poète : « j'ai de quoi mourir / pendant vingt dimanches ». Tout semble ainsi nommé. Déjà en 1960, l'autrice estime faire partie d'une « génération de transition » et entrevoit que le « salutaire bouleversement des cadres sociaux, des schèmes de pensée vidés de sens, ne se fera pas sans un certain désordre ». Ses deux premiers livres fouillent ce désordre, un pêle-mêle intime de peurs et de contraintes qu'elle sent être celui, aussi, de ses contemporains. Il y a là une photo du processus de sécularisation ; Lalonde le remarquera en 1973, dans « Entre le goupillon et la tuque ».

Geôles situe ainsi un point de bascule entre deux mondes, où guette encore une sorte d'éclusier, « des gardiens rigides aux portes du jour ». La deuxième partie du recueil, « les pièges entrouverts », indique la possibilité, ténue, d'une libération. Celle-ci n'est supposée qu'après une phase d'aliénation du sujet collectif : « *(nous n'étions plus désormais pour nous-mêmes qu'un insolite paysage)* ». L'être défiguré dans son désir ne se reconnaît pas. Il lui faut se découvrir, parvenir à se dire, même si la parole semble se retourner contre ceux qui la profèrent, lesquels se révèlent « traqués par la résonnance de leurs propres cris ». L'optimisme fulgure doucement, à la toute fin, quand « l'aube hurlante [...] commence avec nous sa haute rageuse trajectoire / jusqu'à l'impitoyable rupture des voûtes ». La foudre que nous sommes se mue en une « immense joie », traverse « le ciel succombé » pour « l'éclatement d'un vitrail / et la successive défaite des mondes ». Ces geôles, multiples, multiformes, paraissent éclater sous la force du cri qui « déjà nous transperce / d'une tempe à l'autre ». Là seulement regagnons-nous « le blême reflet de nos mains / spectrales et fines / que hante le geste insensé de la reconquête ». Les menottes tombent, peut-être. Retrouvées, peut-être, nos mains de révolte amoureuse. Il y a quelque chose de fabuleux et de faillible dans cette ultime avancée du texte, quelque chose d'ambigu. Car si la mort brise toutes les chaînes, l'avant-dernier poème rappelle qu'elle parachève aussi la solitude. C'est du côté du vivant qu'il faudra se lier.

Le désir de libération demeure sous la surface dans *Geôles.* Mais je note par exemple cette saillie discrète : « nous sommes des esclaves lasses ». Ce vers annonce beaucoup de la suite, dont une série d'essais, dans *Liberté* et *Maintenant,* où Lalonde cherchera à situer son rôle au sein d'institutions et de mouvements dominés par des figures masculines, des dynamiques patriarcales. L'autrice jugera néanmoins ses premières œuvres poétiques trop aériennes et ironisera à leur sujet dans son *Petit testament* de 1980. Elle les y qualifie de « phrases sans lourdeur et magnifiquement détachées du réel », de « poésies [qui] montaient se perdre quelque part dans le tranquille azur de la Littérature ». Jugement injuste, qui paraît prolonger une critique de Pierre Emmanuel parue dans *Liberté* en 1959. Le poète spiritualiste français écrit qu'avec un peu de maturité, Lalonde pourrait faire de ses textes « le lieu d'une action de caractère universel » (reproche qu'il adresse par la bande à toute la poésie canadienne). Elle devrait selon lui faire la « liturgie de la joie » pour se libérer d'un « narcissisme malheureux ». Voilà qui en dit assez long sur l'époque, sur la difficulté pour une poète de se dire, à plus forte raison hors du religieux.

J'affirme pour ma part que *Songe de la fiancée détruite* et *Geôles* tracent un parcours intellectuel et sensible singulier, et qu'ils font ensemble la démonstration d'une nécessité : avant de passer à l'engagement, direct, de la décennie 1960, il fallait se reconnaître un désir, l'horizon d'une joie qui fût, véritablement, à soi.

— Mais moi, je crois au destin, alors pour moi tous les livres sont des « livres dont vous êtes le héros »... sauf les « livres dont vous êtes le héros ».

Dessin : Xavier Cadieux

Le réel

Au téléphone, Lalonde se rappelait qu'Hubert Aquin avait refusé le Prix du Gouverneur général en 1968. Elle le tenait pour conséquent. Elle croyait qu'une

œuvre littéraire s'inscrit dans le continuum d'une action plus large, qu'elle doit révéler une présence. Écrire, ce n'était pas pour elle sortir du monde mais y entrer.

Ainsi, après *Geôles,* la suite se passe-t-elle dans une autre langue, celle du quotidien : « je prenais l'autobus, j'élevais des enfants, pelais des pommes de terre et lisais le journal », écrit Lalonde dans *Petit testament*. Elle raconte s'être butée à l'impuissance de la poésie devant les atrocités du monde. C'est là qu'elle situe rétrospectivement un changement dans sa pratique : « je tiendrais parole entre deux casseroles comme n'importe quelle femme qui n'a d'autre souci, quand elle parle tout haut, que d'être intelligible à toute sa maisonnée et de fil en aiguille à sa postérité ». Cela impliquait de rompre avec un certain onirisme. On peut retracer cette idée assez loin dans la réflexion de l'autrice. De *L'antre du poème* d'Yves Préfontaine, elle retient déjà en 1960 que « tout est à refaire, et le verbe encore à incarner ». Elle fait aussi état, dans une chronique de 1961, du malaise qu'elle entretient à l'endroit d'un pays trop tranquille, « en marge des luttes qui font éclater la détresse de l'Homme sur d'autres continents avec l'évidence des situations tragiques ». La poésie doit descendre parmi les vivants, se frotter au réel.

Terre des Hommes, troisième livre, amorce ce mouvement à l'occasion d'Expo 67, dont il reprend le thème. La parole s'y distribue entre deux voix, un homme (Albert Millaire) et une femme (Michelle Rossignol). André Prévost a mis le texte en musique pour le gala d'ouverture du festival ; s'y sont joints des chœurs et l'Orchestre symphonique de Montréal. Le livre résonne avec son époque, dit par avance beaucoup de ce qu'on entendra à la Nuit de la poésie 1970. Ses trois parties, titrées « aliénation », « identification » et « humanisation », rappellent la progression de *Geôles,* seulement ici le texte se veut plus explicite. On dénonce une modernité qui aliène les vivants, les asservit aux machines, en fait « des hommes aux lendemains mécaniques / pris à l'engrenage de vivre / hommes et femmes qui avancent / anxieux et solitaires ». On s'inquiète que « le capital rive les boulons de l'avenir ». L'aliénation, dans ce livre, c'est être déconnecté des autres, de la nature, de ce qui nous fait humains. C'est aussi demeurer insensible.

L'identification se fait sur un mode fraternel, mais aussi amoureux. Et c'est franchement ici qu'on s'autoriserait à parler d'une poète du pays : « ton corps comme une terre natale enfin reconnue / retrouvée ». Je lis encore : « tu es fondante et sucrée comme un printemps d'érablière / plus profonde que lac et plus paisible que neige ». Mais, chose plus intéressante, le poème ne cherche pas strictement son reflet dans le miroir national. Il va à la rencontre des « nations à l'agonie / crucifiées à l'histoire », qui subissent guerre et dépossession. *Terre des Hommes* s'adresse à l'humanité souffrante, auprès de laquelle notre sensibilité doit chercher leçon, se renouveler : « apprenez-nous dites-nous / la détresse et l'étreinte consolatrice / la résignation et le courage de la colère / la solidarité bâillonnée / et le soudain cri de fraternité / comme un soleil dans la gorge ». Dans le clair de cette reconnexion aux êtres et aux choses, un ultime souhait : « une salve de colombes / célébrant la montée de l'aurore ».

Ce livre porte l'humanisme fiévreux d'une génération *flower power,* au point d'affirmer que « nous aurons ultimement raison de la fatalité et de la mort ». Mais il inscrit surtout la poétique de l'autrice (avec ses motifs : la voix, le récital, l'oiseau, l'aurore, la libération) dans l'engagement politique. Écrire, prendre la parole, ces actes procèdent désormais d'un même élan ; le cri a trouvé sa focale. L'œuvre emprunte une nouvelle direction, celle d'une lutte contre les impérialismes et pour la dignité d'être soi.

Envoi

nous voici dans la rue
coude à coude
une reconnaissable multitude
avec sa jeunesse érigée en porte-voix

— La prise de la parole

Je m'arrête ici, avec *Terre des Hommes,* faute d'espace. Mais je reviendrai à la suite, où paraissent les textes qui me sont le plus chers. On les connaît mal, eux aussi, car Lalonde se faisait oublier dans les dernières décennies. Elle avait cessé de publier et engagé diverses démarches juridiques pour récupérer ses droits d'auteur. Elle aura porté son opposition à la logique marchande jusque dans la disparition orchestrée de son œuvre matérielle. C'était action conséquente pour une écrivaine soucieuse d'« échapper vive au discours économico-politique [des] manuels » et au « formol [des] anthologies ». Je sens toutefois une ironie certaine à relire un texte de 1960 où elle déplore l'absence des Roland Giguère, Alain Grandbois et Anne Hébert des rayons de la bibliothèque. Maintenant qu'ils s'alignent sur les tablettes, où diable est-elle rendue, elle ?

Deux ans ont passé depuis notre appel téléphonique. J'en garde un souvenir vaporeux. J'oublie ses sons, je les cherche. La dernière sortie publique de Michèle Lalonde, à ma connaissance, remonte à 2012. Nous étions plusieurs, alors, qui apprenions à marcher. Elle a lu un extrait de *Métaphore pour un nouveau monde* au NOUS ?. Je réécoute parfois cet enregistrement pour me rappeler sa voix. Et j'aime penser qu'un grand sentiment de camaraderie l'a traversée cette année-là, comme il a su nous transformer. Je l'entends me dire le nécessaire mouvement de la littérature, que l'important, peut-être, demeure hors du livre, dans la rencontre, dans l'action d'un corps à l'intérieur du monde.

Ce texte est le premier d'une série de deux sur l'œuvre de Michèle Lalonde. La suite paraîtra dans le numéro 337 de Liberté.